

Un cent de strophes à  
Pailleron / par Claudius  
Popelin

Popelin, Claudius (1825-1892). Auteur du texte. Un cent de strophes à Pailleron / par Claudius Popelin. 1881.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).







INVENTAIRE  
Ye 3979

UN CENT DE STROPHES

A

PAILLERON



PAR

CLAUDIUS POPELIN



PARIS

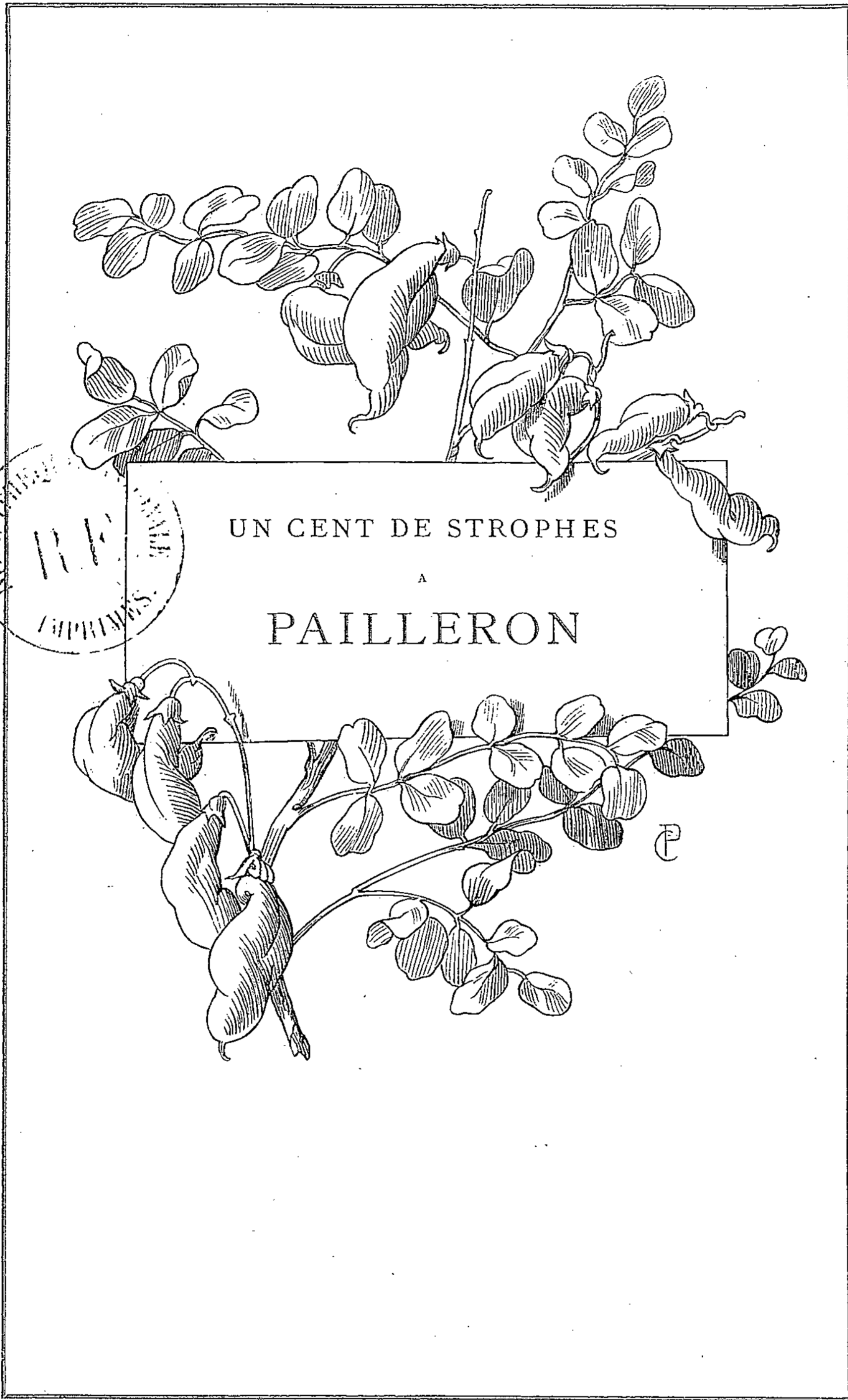
A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT

1881

Y+





Ye

©

3979





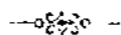
UN CENT DE STROPHES

A

PAILLÉRON

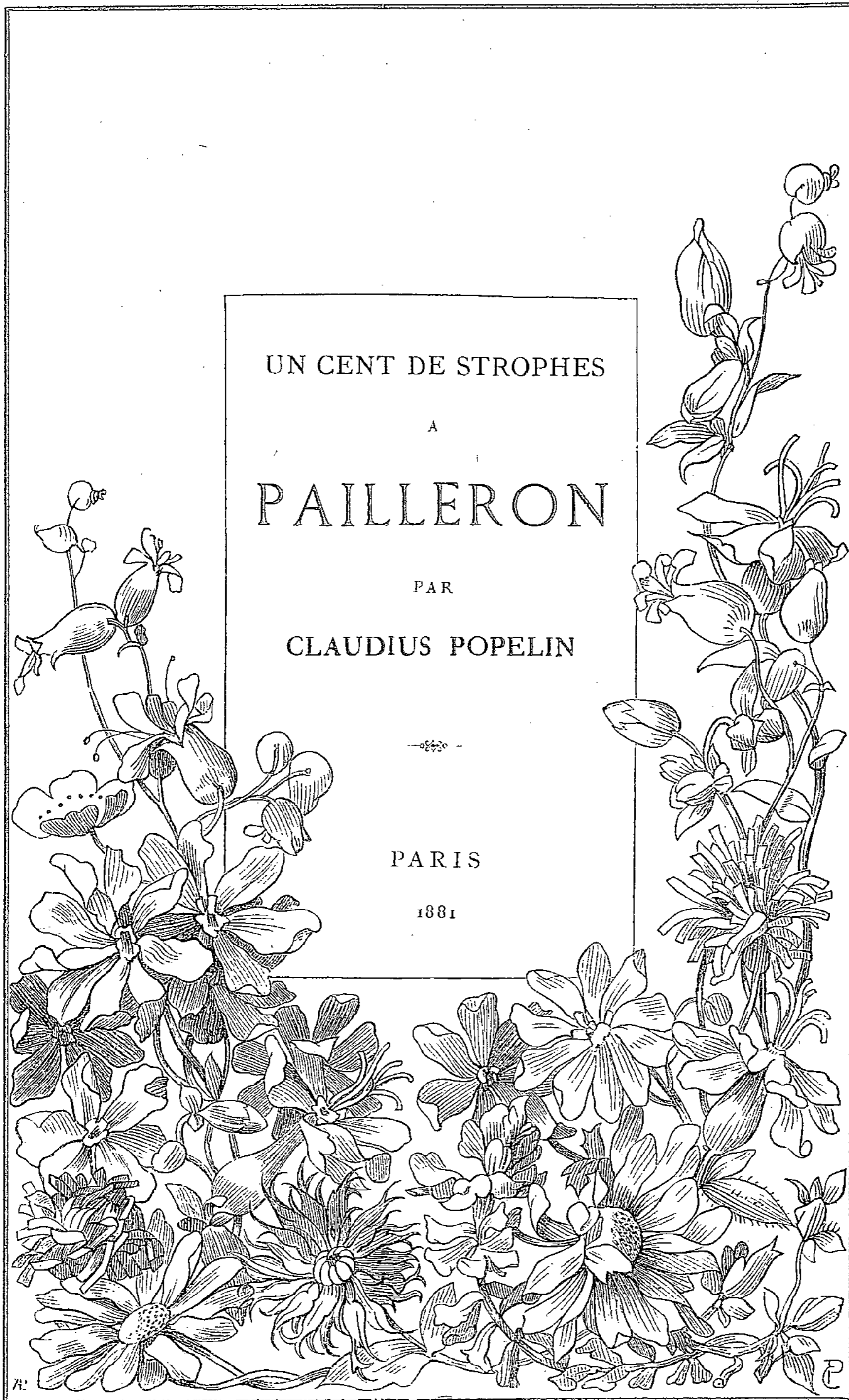
PAR

CLAUDIUS POPELIN



PARIS

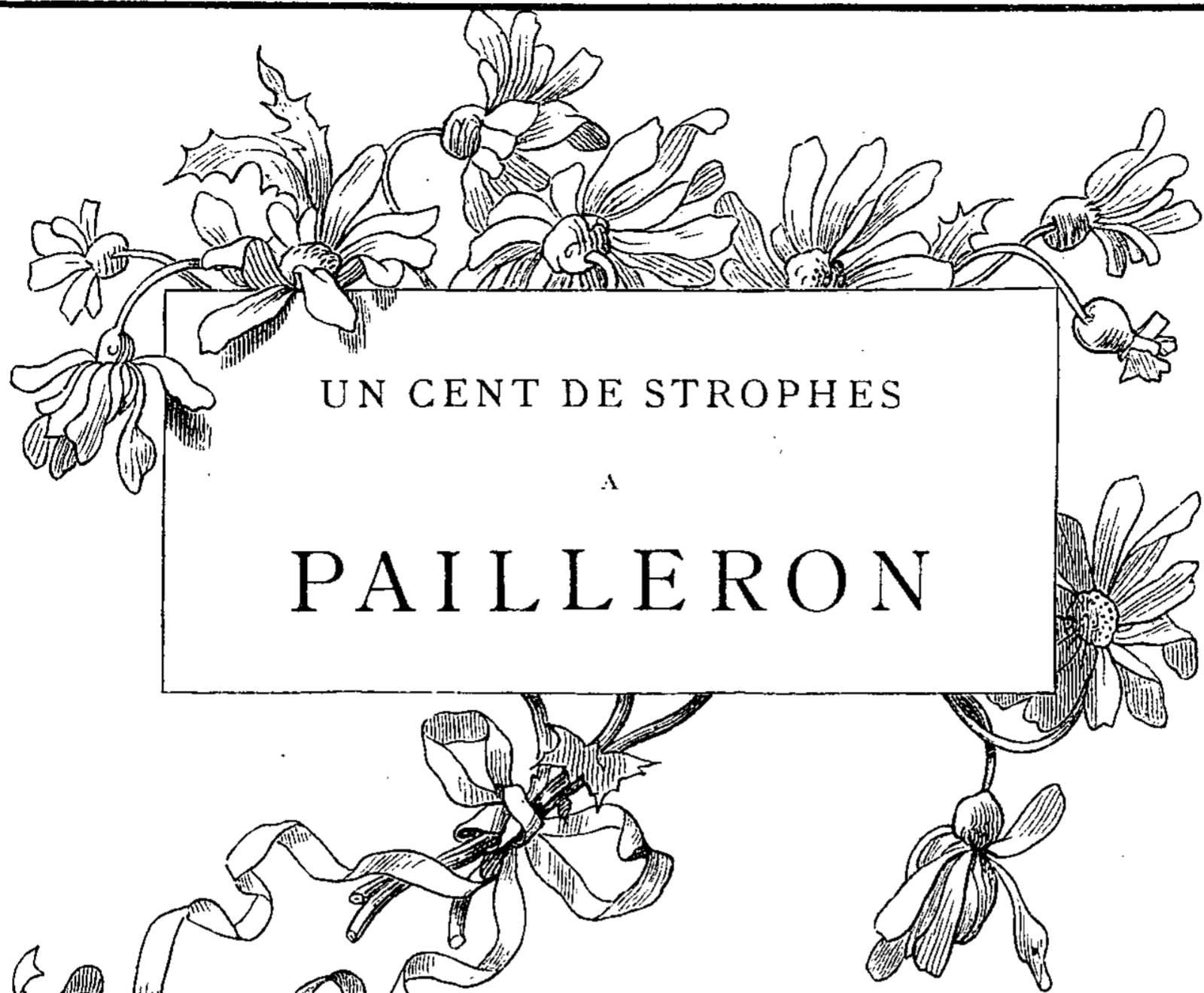
1881



7312







UN CENT DE STROPHES  
A  
PAILLERON

**J**'AI lu votre prologue en vers  
Pour le « Théâtre chez Madame »,  
C'est d'un beau tissu sans envers,  
Soyeux, brillant & fin de trame;

Mais je ne comprends pas pourquoi,  
— Aussi bien cela m'interloque —  
Sans examiner son pourvoi,  
Vous exécutez notre époque.

Je n'en puis prendre mon parti,  
Vous, penseur, écrivain de race,  
*Laudator temporis acti,*  
Comme autrefois disait Horace!

Vous tenez que les temps anciens  
Valaient beaucoup mieux que les nôtres:  
Remontez alors aux Troyens  
Ou, tout au moins, jusqu'aux apôtres.

Ah vraiment! qu'il me soit permis  
De dénoncer ce paradoxe;  
Et souffrez que, sans compromis,  
Je le déclare hétérodoxe.

A vos yeux le siècle passé,  
Celui d'avant tiennent la corde;  
Le nôtre n'est pas trépassé,  
Vous l'enterrez, miséricorde!

Vous déclarez le goût proscrit,  
Le tact usé, le sens vulgaire ;  
Vous voulez qu'on n'ait plus d'esprit,  
Et vous prouvez tout le contraire.

Vous cinglez comme Juvénal,  
Vous charmez autant que Tibulle,  
Vous ficelez les fleurs du bal  
Avec le fouet de l'ergastule.

Dans une langue tout à vous,  
Votre talent, qui sait s'ébattre,  
Peut s'appliquer mieux, vertuchoux !  
Qu'à fendre des cheveux en quatre.

La muse à l'essor garrotté  
Par les rubans de la houlette,  
Au style tarabiscoté,  
Aux fredons aigres de pochette,

La muse au fade coloris,  
Bergère qui souffle, camuse,  
Dans la flûte pour canaris,  
Ne sera jamais votre muse.

Sauf respect pour monsieur Dorat,  
Et pour son bel habit vert-pomme,  
Vous êtes d'un autre karat  
Que ce frivole petit homme.

Et son Apollon rococo,  
Pailleté, moucheté, fadasse,  
A beau lever son caraco,  
Vous n'irez pas sur son Parnasse.

Vous êtes de ce siècle-ci,  
Quoi que vous puissiez faire ou dire,  
Et, bien que vous l'ayez noirci,  
Vous ne l'estimez pas le pire.

De ce siècle présent, qui n'est,  
Malgré votre arrêt trop maussade,  
Pas plus le siècle de Trinquet  
Qu'un autre n'est celui de Sade.

Ah! de cet autre parlons-en!  
Je voudrais que, par aventure,  
On vous en fît tâter dix ans,  
Mais dix ans de franche roture;

Ainsi qu'un simple Marmontel,  
Qu'on vous logeât à la Bastille  
Pour avoir piqué tel ou tel  
Avec la pointe d'une aiguille;

Que, pour un mot, pour un cancan,  
On mît au feu vos exemplaires,  
Et vos imprimeurs au carcan  
Comme au pilori vos libraires.



Je vous crois l'échine de fer,  
Et fort peu flexible du râble;  
Ce serait pour vous un enfer!  
Comme vous l'enverriez au diable,

Ce temps « leste, joli, flambant!  
« Et d'une politesse telle  
« Que l'épée avait un ruban  
« Et les bottes de la dentelle »!

Sont-ce les bottes de Lauzun  
Qui les fit, délicat modèle,  
Tirer — c'est connu de chacun —  
Par la Grande Mademoiselle?

Celles où, digne des Teutons,  
Le maréchal de Bassompierre  
A l'alliance des Cantons  
But, n'ayant pas sur lui son verre?

Celles que Monsieur de Berri  
Imprima, prince misogame,  
De jalousie étant marri,  
Sur... la tournure de sa femme?

Certes l'épée avait du bon;  
Dans la victoire ou la déroute  
Elle servait le roi Bourbon  
Avec honneur, qui donc en doute?

On la portait, jouet mignon,  
Pendue aux basques de la veste;  
Pour un oui, comme pour un non,  
L'on vous la tirait souple & leste.

Cela ne faisait pas un pli,  
Pourvu que l'on fût gentilhomme;  
On était un peu moins poli  
Pour les fils de Jacques Bonhomme.

On compte bien jusques à trois  
De ces charmants diables à quatre  
Qui se sont permis, quelquefois,  
De les insulter sans se battre.

Car un fat, sans s'épouvanter,  
A pu faire frapper Voltaire,  
Ou, pis encore, ensanglanter  
La noble face de Molière!

Je vous connais, & je prétends  
Que, n'en déplaise à votre rime,  
Si vous pouviez aimer ce temps  
Vous le haïriez pour ce crime.

C'est le temps des gais soupers fins  
Où l'on vous pousse dans la rue,  
Ivre-morte sous les grands vins,  
Une dame absolument nue;

Le temps où l'on voit à la fois,  
Sûr indice des caractères,  
Dans la pourpre l'abbé Dubois  
Et les protestants aux galères!

Où les cavaliers de Villars,  
Bons catholiques & bons drilles,  
Ont des procédés égrillards  
Pour convertir les jeunes filles;

Le temps où, sans transition,  
L'on passe, d'une allure égale,  
De la poudre à succession  
A la poudre à la maréchale,

Où Vendôme — en est-il honni? —  
Montre, se levant de sa chaise,  
A monsignor Albéroni  
Un astre qui le comble d'aise,

Où, devant le roi, prestement,  
Une duchesse de Bourgogne  
S'octroie un rafraîchissement  
Sans embarras & sans vergogne,

Où des jeunes gens du bon ton,  
En un festin, folle équipée!  
Déshonorent un marmiton  
Et le lardent de coups d'épée,

Où Conti, plus soûl qu'un sergent,  
Ayant gourmé sa femme en couche,  
N'en a que ce mot du Régent:  
Quand j'ai trop bu, moi, je me couche,

Où l'on voit d'un assez bon œil  
Qu'un noble au jeu du roi filoute,  
Où Guéménée, avec orgueil,  
Se vante de sa banqueroute,

Où, dans son jardin de Monceau,  
Chartres, de mœurs un peu grivoises,  
Fait construire un badin ponceau  
Qui verse dans l'eau les bourgeois,

Où — trait qui nous rappelle Uri —  
L'on voit un très grand capitaine  
Faire emprisonner le mari  
Pour dompter la femme inhumaine,

Où l'honnête monsieur Lebel,  
Posté derrière une fenêtre,  
Jette un dévolu paternel  
Sur des fruits verts dignes du maître.

A tout prendre, ces gaillards-là,  
Ce n'était pas de la fripouille,  
Manants à faire quinola,  
Vilains à qui l'on chante pouille;

Des quidams, des petits bourgeois,  
Gens qui se mouchent sur la manche,  
Au cabaret de la Guerbois  
Allant banqueter le dimanche.

C'étaient les plus grands, les premiers,  
Ayant, pour solder leurs ripailles,  
Pension au bail des fermiers  
Qui se rattrapaient sur les tailles.

C'étaient des princes, des vainqueurs,  
De très haute catégorie,  
De nobles & puissants seigneurs  
D'Église & de chevalerie.

Ce temps, que l'on va louangeant,  
On le traite de débonnaire,  
Car on est toujours indulgent  
Pour un vieux pécheur centenaire.

De vrai, je ne disconviens pas  
Qu'il n'eût sa grâce & ses manières :  
La culotte seyait aux bas,  
Les bas seyaint aux jarretières;

Les vêtements étaient pompeux,  
Brodés de dorures non fausses;  
Je ne dis pas ce que les gueux  
Montraient par le fond de leurs chausses.

On avait des boucles d'argent,  
D'or, de brillants à la chaussure;  
Mais le populaire indigent  
Allait pieds nus par la froidure.

Alors on disait : Sarpejeu !  
En tournant sur un talon rouge,  
Et l'on mimait le même jeu  
Pour la duchesse & pour la gouje;



On saupoudrait d'un fin tabac  
Un jabot à la billebaude,  
On l'époussetait tout ab hac  
D'une légère chiquenaude;

On jetait, d'un geste élégant,  
Son petit chapeau sous l'aisselle,  
On battait l'air avec son gant  
Et l'on contait la bagatelle;

On portait les ordres du roi,  
Le Saint-Esprit, superbe insigne;  
On en décorait Villeroi,  
Catinat n'en était pas digne!

Dans les garnisons le soudard  
En rapines payait son hôte;  
Le paysan cachait son lard  
Pour échapper à la maltôte;

Après une nuit de plaisir,  
Des beaux fils, quittant leurs idoles,  
Acceptaient d'elles, sans rougir,  
Un ou deux rouleaux de pistoles;

A son entrée un duc & pair  
Au parlement baillait des roses;  
On vous exilait en bon air  
Les magistrats par trop moroses;

Aux bourgeois était défendu  
Le plaisir de courre à la chasse,  
Un simple rustre était pendu  
Pour le meurtre d'une bécasse;

Les maîtres étaient indulgents,  
Mais leurs procédés despotiques;  
Comme on pouvait battre ses gens,  
On avait de bons domestiques;

Alors qu'un fils était rétif,  
Monsieur son bonhomme de père,  
A Saint-Lazare, au château d'If,  
Vous le tenait loin de Cythère ;

Il arrivait, assez souvent,  
Pour doter l'aîné des familles,  
Bon gré, mal gré, dans un couvent  
Qu'on vous cloîtrait les pauvres filles ;

Les abbés étaient galantins ,  
Et la feuille des bénéfices  
Appartenait à des catins ;  
Les juges prenaient des épices ;

Thémis connaissait tous les droits,  
Et donnait, de son siège auguste,  
Aux grands coupables sur les doigts,  
Même aux petits, comme de juste :

La torture, la question  
Pour un accusé prolétaire,  
Les lettres d'abolition  
Pour Charolais le sanguinaire.

Un prince de telle maison  
Pouvait-il porter aux épaules  
Les fleurs de lis de son blason  
Pour avoir occis quelques drôles?

La loi, faisant honte aux Dracons,  
Marquait, pendait, rouait en Grève,  
Écartelait, & des balcons  
On voyait un peu mieux qu'en rêve.

Là des dames, bons petits cœurs,  
Allaient, charmantes & sereines,  
Avec de très jolis seigneurs,  
Voir couler du plomb dans les veines;

Et là, derrière l'éventail,  
Des yeux fripons regardaient comme  
Quatre chevaux au fort poitrail  
Vous mettaient en cinq quartiers l'homme !

Après ce spectacle on soupait,  
Puis, après souper, des marquises,  
D'une humeur qui s'émancipait,  
Prenaient l'air, en grisettes mises.

Des petits marquis francs lurons,  
En cheveux à la cavalière,  
Les menaient rire aux Porcherons,  
Boire à la Grange-Batelière.

Bien déguisés sous le droguet,  
Ils suivaient à pied la chaussée ;  
En rentrant ils rossaient le guet  
Et narguaient la maréchaussée.

En ce temps-là, braver les lois  
Prouvait qu'on était de bonne aire ;  
On obtenait même, parfois,  
Des excuses du commissaire.

Ah ! c'était un temps bien heureux !  
Comme on le lit dans plus d'un livre,  
Un temps bénin, point rigoureux,  
Sauf alors que manquait le vivre.

Car on avait, par-ci, par-là,  
Quelque inopportune famine ;  
Mais la cour gardait son gala,  
Le courtisan sa bonne mine.

On n'était pas, comme en nos ans,  
Difficile à la nourriture,  
Les prélats mangeaient des faisans,  
Les pauvres broutaient la verdure.

Je m'arrête, il faut terminer  
Cette proluxe kyrielle,  
Bien qu'on en puisse décliner  
Une plus longue ribambelle ;

Et je suis d'accord avec vous  
Que ce temps eut ses hommes graves,  
Ses hommes forts, ses hommes doux,  
Par-dessus tout ses hommes braves.

Mais nos lignards, jeunes ou vieux,  
Hardis comme eux à l'escalade,  
Ont tout ce qu'avaient leurs aïeux,  
Moins, cependant, la bastonnade.

Non, les tricornes aux combats  
Ne brillaient pas plus que nos casques,  
La tunique de nos soldats  
Vaut les habits à larges basques.

Notre étendard s'est vu gonflé  
Cent fois au vent de la Victoire,  
Et la Renommée a soufflé  
Dans les cuivres de notre histoire.

Nous avons fait d'aussi grands coups  
Que gendarmes et mousquetaires  
Ne firent jamais à Raucoux.  
Allons ! nous valons bien nos pères.

Naguère, hélas ! sous nos colbacks,  
Nos shakos, nos capotes grises,  
Nous eûmes comme eux nos Rosbachs,  
Nous eûmes comme eux nos Soubises !

Après ces douleurs, entre nous,  
On peut supporter, sans murmure,  
Que cinq ou six pâles voyous  
Se mêlent de littérature.



Un Pidanzat de Mairobert,  
Comme un Restif de la Bretonne,  
Bien qu'ils chantassent au concert,  
N'ont éteint la voix de personne.

Pas plus qu'Arnaud de Baculard,  
Qu'un chevalier de la Morlière,  
Quelques petits grimauds sans art  
N'empêchent d'être La Bruyère.

Les fous, les sots, les impuissants,  
Coulés tous dans un même moule,  
Avec la masse des passants  
Forment ce qu'on nomme la foule.

De ce néant émergera  
Sans cesse une élite féconde:  
Héros, penseurs, et cætera,  
Étoiles & flambeaux du monde.

Que ce soit Lebrun ou Chevert,  
Napoléon ou Lamartine,  
André Chénier ou d'Alembert,  
Que ce soit Hoche ou bien Racine,

Que ce soit Musset ou Watteau,  
Delacroix, Corneille & son frère,  
Que ce soit Buffon ou Marceau,  
Littré, Cuvier, Belle-Isle, Ampère,

Le cœur & l'esprit, tour à tour,  
A l'avenir donnent des arrhes  
Pour élever la haute tour  
Où l'humanité met ses phares.

Diderot, Montesquieu, Rousseau,  
Que sont-ils, après tout, mon maître?  
Les précurseurs du temps nouveau,  
Les semeurs de ce qui va naître.

Chaque siècle récolte ainsi  
Les fruits du siècle qui précède,  
Et sa main ensemence aussi  
Les champs de celui qui succède.

Mais on regrette le passé !  
Quand nous serons d'histoire ancienne,  
Sur ce vieux thème ressassé  
L'on chantera la même antienne.

Les enfants sont toujours battus  
Avec les ossements des pères :  
A ceux-ci toutes les vertus,  
A ceux-là tous les vitupères.

On débite ce tra la la  
Depuis l'origine du monde ;  
Dans dix mille ans, à ce train-là,  
Nous ferions une race immonde.

L'homme sera l'homme toujours,  
Qu'il soit tondu, qu'il ait la queue,  
Qu'il revête bure ou velours,  
Que sa toge soit verte ou bleue.

Toujours de même il s'en ira,  
Mené par l'amour ou la haine,  
Versera des pleurs ou rira,  
Portera sa palme ou sa chaîne.

Seulement, en suivant son cours,  
Sans trop brusques métamorphoses,  
L'effort accumulé des jours  
Accommode un peu mieux les choses.

Tout est trop visible de près ;  
C'est sous le saule qui retombe ,  
C'est contre le pied du cyprès  
Que les yeux discernent la tombe.

A distance tout paraît pur,  
L'astre couchant pare les choses,  
Les monts ards semblent d'azur,  
Les nuages semblent des roses.

Au loin, quand la cité, qui dort,  
Étend ses larges envergures,  
On ne voit que ses dômes d'or,  
On n'aperçoit pas ses mesures.



---

IMPRIMÉ PAR A. QUANTIN

7, RUE SAINT-BENOIT

---









